SSIFF
AUDIENCE AWARD
CITY OF DONOSTIA / SAN SEBASTIAN

FESTIVAL DE CANNES
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE
2026

tiff
PEOPLE'S CHOICE AWARD
PRESENTED BY
ROGERS

LA BOLA NEGRA

UN FILM DE
JAVIER CALVO ET **JAVIER AMBROSSI**

AVEC
GUITARRICA-DELAFUENTE **MIGUEL BERNARDEAU** **CARLOS GONZÁLEZ** **MILO QUIFES** **LOLA DUEÑAS** **PENÉLOPE CRUZ** ET **GLENN CLOSE**

Durée : 2h40

AU CINÉMA LE 16 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION
Le Pacte
5, rue Darcet – 75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE
matilde incerti
28 rue broca - 75005 Paris
tél : 06 08 78 76 60
matilde.incerti@free.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Espagne 1932, 1937, 2017. Trois hommes. Trois époques. Un même fil invisible de désir, de douleur et d'héritage. LA BOLA NEGRA traverse le temps pour révéler ce qui les unit.

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS JAVIER CALVO ET JAVIER AMBROSSI

Tout d'abord, comment l'idée de La Bola Negra est-elle née ?

Javier Ambrossi : On s'apprêtait à écrire un autre projet, mais on a eu des problèmes de droits car il s'agissait d'une biographie. À cette époque, Javi a lu la pièce *La Piedra Oscura*, d'Alberto Conejero, qui raconte l'histoire de Sebastián et Rafael sans sous-texte homosexuel explicite, mais en s'attachant à leur relation. Javi a tout de suite senti qu'on devrait l'adapter.

Javi Calvo : Je me souviens que j'étais dans un avion et que, dès que j'ai lu la première page, je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Je ne comprenais pas pourquoi. Le texte m'a profondément touché. J'y ai vu comme un signe.

J.A. : On avait vu la pièce dix ans plus tôt, mais le fait de la relire dans l'optique de la transposer au cinéma changeait tout. Tout à coup, en une seule nuit, la structure s'est imposée à nous : le récit devait se déployer en trois temporalités. C'était instinctif. On voulait faire de la relation entre Sebastián et Rafael une histoire d'amour homosexuelle impossible, et se projeter nous-mêmes dans la temporalité contemporaine, en s'interrogeant sur ce qu'on peut faire de ce qu'on nous a transmis.

On avait aussi le sentiment qu'on ne rend pas suffisamment hommage aux combats des générations précédentes d'homosexuels. Aujourd'hui – du moins en Espagne –, on bénéficie de droits acquis, mais je ne suis pas certain qu'on soit toujours conscient que si on a obtenu ces droits, c'est grâce aux luttes qui ont eu lieu hier.

À travers vos projets, vous explorez souvent le passé avec un prisme très contemporain. Avec La Bola Negra, souhaitiez-vous transposer l'héritage émotionnel de Lorca pour le spectateur d'aujourd'hui ?

J.C. : Oui, absolument. En Espagne, il existe une sorte de clivage entre les générations. Les plus jeunes n'ont souvent même pas vu les films de Pedro Almodóvar ! Il y a un manque d'intérêt pour l'histoire culturelle du pays.

J.A. : On voulait rendre cet héritage accessible, faire en sorte qu'il puisse toucher facilement les spectateurs. L'Espagne possède un patrimoine culturel extraordinaire. Mais nous ne cherchons pas toujours à le transmettre. Ce qui m'a ému, c'est de me dire que beaucoup de gens pouvaient découvrir Lorca grâce à ce film. L'art peut servir de passerelle entre générations.

À un moment donné, dans le film, Sebastián lit un poème et déclare : « Je n'y comprends rien. » Mais au bout du compte, après avoir connu l'amour et le deuil, et même exploré l'Espagne, il finit par comprendre le sens du poème. J'aime l'idée que des spectateurs pourront, peut-être, découvrir Lorca, acheter ses livres et connaître le même cheminement.

Le film passe d'une temporalité à l'autre, mais reste d'une grande cohérence émotionnelle. Comment avez-vous abordé la construction dramaturgique ?

J.C. : Je crois que nous ne nous étions jamais autant plongés dans le passé qu'avec ce film. Dans nos projets précédents, nous avions exploré l'histoire, mais pas avec la même intensité que dans *La Bola Negra.* Cette fois, l'enjeu essentiel est de savoir ce qu'on fait de son passé, de son héritage, des objets et des œuvres qui nous sont légués, des vestiges de l'histoire. Donc, je crois en effet que ce film marque l'aboutissement de notre attachement au passé.

Pour autant, le film semble moins chercher à reconstituer le passé qu'à évoquer ses vestiges. Alors même qu'il passe d'une époque à l'autre, il ne donne jamais le sentiment d'être morcelé. On a plutôt l'impression de suivre un fil conducteur émotionnel qui traverse les diverses temporalités jusqu'à l'époque actuelle.

J.A. : Absolument, et cela demande un travail considérable. On a consacré énormément de temps à élaborer la structure. On l'a envisagée avec beaucoup de précision avant le tournage, et le découpage est déjà présent au stade du scénario. Quand on lit le script, on se rend compte qu'il est très proche du film finalisé. Bien entendu, certains éléments changent, mais on prend vraiment notre temps pour construire cette architecture dramaturgique.

J. C. : En général, on travaille avec un très grand tableau blanc couvert de frises chronologiques, de trajectoires émotionnelles, de références, de poèmes, de photos des visages d'acteurs – presque à la manière d'un collage. On détermine comment se positionne chaque personnage sur un plan émotionnel, comment les temporalités se croisent, et comment passer d'une époque à l'autre tout en conservant fluidité et cohérence. Notre démarche repose, pour l'essentiel, sur une méthode de travail précise, mais elle est aussi très intuitive. Parfois, il s'agit simplement d'un sentiment : cette scène appartient à telle époque, ce moment doit se dérouler de nos jours.

J.A. : Certaines idées s'imposent très rapidement et de manière vraiment instinctive. Je me souviens que lorsque j'ai découvert *La Piedra Oscura*, le même soir, j'ai su qu'il fallait en faire trois histoires et imaginer une relation amoureuse entre Sebastián et Rafael, et que, d'une manière ou d'une autre, il fallait qu'on se projette nous-mêmes dans ce récit.

On écrit également avec certains acteurs en tête. Parfois, il arrive qu'on se dise tout à coup : « Penélope serait formidable dans ce rôle, ou Lola Dueñas serait parfaite dans le rôle de la mère », et puis on enrichit naturellement les personnages à partir de la personnalité des comédiens. On se nourrit donc de la construction du scénario, des émotions, des poèmes de Lorca, de nos souvenirs et de notre intuition. On consacre beaucoup de temps à puiser dans cette matière pour lui donner forme.

Le plus frappant, c'est que la disparition ne concerne pas seulement ce qui est perdu, mais ce qui est non verbalisé. Il existe une tension entre ce que ressentent les personnages et ce qu'ils parviennent – ou pas – à exprimer. Et le film s'en fait l'écho en considérant la mémoire non pas comme une matière figée, mais organique.

J.C. : En effet. Après le tournage, on a fait un très gros travail de montage. On a supprimé plusieurs dialogues, en jouant sur les non-dits et en laissant Sebastián et Rafael exprimer des émotions à travers leur regard. C'était essentiel pour nous.

Je me souviens de cette phrase dans une chanson de Guitarrica : *Arden las duras palabras que nunca aprendí* (« *Les mots difficiles que je n'ai jamais appris* »). Tout ce qu'on ne parvient pas à dire – ou qu'on n'ose pas dire – était central dans le film.

Par ailleurs, concernant les trois temporalités, ce sont des constructions. Nous avons le sentiment que ce pays est constamment en train de se construire, de se réparer, mais qu'il ne parvient jamais totalement à le faire car nous n'avons pas vraiment les bons outils.

J.A. : À mes yeux, ce film parle surtout de l'incapacité à communiquer. C'est pour cela que l'intrigue contemporaine, surtout concernant la relation mère-fils, est aussi fondamentale. Ils n'arrivent pas à évoquer ce qui s'est passé autrefois pour apaiser les choses. C'est une idée centrale du film : la violence est aussi le fruit de ce qu'on a laissé dans le non-dit. Nous allons plus mal parce que nous ne sommes pas capables de résoudre nos conflits familiaux. On n'arrive pas à se dire « Tu m'as fait mal », ou « Je te demande pardon. »

C'est une idée qui est commune aux trois intrigues. Et les images s'en font aussi l'écho : les appels vidéo qui n'aboutissent pas, et

toutes ces tentatives de communiquer qui n'aboutissent pas non plus. Même la scène où Alberto maintient le doigt sur le bouton de l'interphone chez sa mère illustre cet échec. Sebastián n'arrive pas non plus à communiquer, même lorsqu'il est âgé et en fin de vie. Il n'a tout simplement jamais appris à le faire. Et Carlos l'incarne de manière frontale. Il voudrait revenir en arrière, mais il n'y parvient pas. Il a déjà dit non. Et cette fois une nouvelle opportunité se présente.

C'était vraiment l'idée qu'on souhaitait défendre dans le scénario.

L'un des thèmes liés à ce que vous évoquez est la répression. Dans le film, on a le sentiment que la répression ne se contente pas de détruire des vies – elle les efface de la mémoire collective. Et la dramaturgie est un moyen de les ressusciter.

J.A. : On entend une phrase de Lorca vers la fin du film : « Il faut sauver la Boule Noire. » Pourquoi ? Parce que cela pourra permettre aux futures générations de ne pas finir comme les personnages du film. Ce n'est pas seulement lié à la guerre ou à la politique, mais c'est parfois plus intime. Il s'agit, par exemple, de ne pas se sentir seul, de ne pas avoir à dire au revoir à quelqu'un qu'on aime en silence.

Parlons du casting. Ce qui est particulièrement singulier dans votre démarche, c'est que les personnages principaux sont interprétés par des acteurs ouvertement homosexuels.

J.A. : Tout à fait. C'est l'une des décisions les plus importantes de ce projet. Pour moi, cela fait partie d'un combat qui ne s'est jamais interrompu – il s'agit même d'une décision politique. C'est encore rare d'avoir trois acteurs assumant leur homosexualité en tête d'affiche d'une aussi grosse production. Encore aujourd'hui, la plupart des histoires LGBTQ+ sont interprétées par des acteurs hétéros. On voulait que ce film soit vraiment porté par des acteurs homosexuels, pas seulement qu'il parle de personnages homosexuels.

Vous avez réuni au casting des actrices majeures comme Penélope Cruz et Glenn Close, mais aussi des non-professionnels. Qu'est-ce qui a guidé ce choix ?

J.A. : On a toujours fonctionné comme cela. Dès nos débuts, comme avec la série *Paquita Salas*, nous avons mélangé des acteurs professionnels à des personnes de notre entourage. D'ailleurs, on adore travailler avec des non-professionnels.

J.C. : Ce qu'on trouve très enthousiasmant, c'est de travailler avec des gens qu'on ne voit pas en permanence dans le cinéma espagnol. En tout cas pour nous, c'est quelque chose d'intéressant. Je crois qu'à cet égard, on s'est en partie inspirés de Pedro Almodóvar. Il a su engager, dans ses films, des personnes inattendues : un torero, des drag-queens, Miguel Bosé etc. – et je me souviens que je trouvais cela exaltant quand j'étais plus jeune.

J.A. : Quand les gens ont découvert le scénario et Sebastián, ils n'ont cessé de nous demander « Mais ce personnage va vraiment être interprété par un chanteur ? Et pour quelle raison ? » Pourtant, au fond de nous, on savait que Guitarrica correspondait parfaitement à Sebastián. On a écrit le rôle pour lui. On a même adapté le personnage en fonction de lui. Carlos González, par exemple, est un acteur très doué qui avait travaillé pour nous auparavant, dans des projets plus modestes, mais cette fois c'était son premier grand rôle. Ou encore Milo qui n'est pas vraiment comédien, mais qui a été tout simplement formidable pendant son audition.

J'aime vraiment travailler avec des non-professionnels parce qu'ils insufflent beaucoup de leur inconscient dans leur jeu. Ils ne cherchent pas à reproduire des effets qui leur ont réussi par le passé. Ils sont dans une forme de lâcher-prise et c'est ce qui donne lieu à un jeu vivant et authentique.

D'ailleurs, on ressent, dans le film, une grande authenticité et une vraie complicité entre les acteurs. Est-ce qu'il était fondamental pour vous de mettre en place cette réalité émotionnelle à travers la direction d'acteur, le passage d'une temporalité à l'autre et la mise en scène ?

J.C. : Pour nous, l'authenticité est notre seul mot d'ordre, notre seule façon de travailler. Cela ne concerne pas uniquement les acteurs, mais toute l'équipe. On travaille avec les mêmes collaborateurs depuis des années. Ce ne sont pas seulement des collaborateurs, mais des amis. C'est ce qui crée cette atmosphère réaliste et authentique.

J.A. : C'est absolument vrai : on travaille avec la plupart de ces gens depuis toujours. On a le même 1er assistant depuis des années, la même équipe aux costumes. De même, on avait travaillé avec Ana López et Roger Bellés, aux décors, pour notre premier film Holy Camp ! il y a dix ans. Notre équipe est vraiment composée d'amis.

Quand on tournait la série *Veneno*, on a pris conscience de la force du collectif. Le fait d'avoir engagé des personnes trans à la caméra, sur le plateau et comme acteurs a créé une atmosphère singulière. Je n'oublierai jamais ce qu'on a ressenti quand on a monté *Holy Camp !* [sous le titre *La Llamada*, NdT] au théâtre, à une époque où on n'avait pas d'argent et où on formait une famille. Le public s'est déplacé non seulement pour le spectacle, mais pour découvrir cette famille, ce sentiment festif, parce que c'était authentique. Du coup, pour moi, c'est fondamental de créer des relations authentiques entre les gens.

Je ne suis pas un metteur en scène qui fait semblant de convoquer des émotions – je veux que ces émotions soient réelles. Je veux que les acteurs soient complices, si bien qu'on passe du temps tous ensemble, qu'on dîne ensemble, qu'on sort ensemble, qu'on fait la fête ensemble, et qu'on crée ainsi des liens. On cherche à créer une vraie famille sur le plateau.

J. C. : On ne tourne jamais dans des décors fabriqués de toutes pièces ou dans un bout de décor isolé en faisant semblant que tout un espace existe autour. On tourne dans des lieux réels parce que j'ai besoin de croire à la réalité de la scène au moment du montage.

J.A. : Quand j'étudiais l'art dramatique, j'ai compris qu'un comédien a besoin de croire totalement à la situation qu'il joue. Comme s'il s'agissait d'une sorte d'illusion : pendant un moment, chacun doit avoir le sentiment que tout est vrai. Quant au metteur en scène, il lui incombe de créer cet environnement. C'est un principe qu'on a cherché à appliquer à chaque étape du film : mettre en place une situation à laquelle nous croyons tous, ensemble, en tant que membres de la même communauté.

La poésie est omniprésente, non seulement à travers les poèmes en tant que tels et la présence de Federico García Lorca, mais aussi dans les mouvements de caméra qui traversent le temps et l'espace. Au-delà de ce film en particulier, dans quelle mesure la poésie influe-t-elle sur votre démarche artistique, à la fois sur un plan esthétique et dramaturgique ?

J.C. : Personnellement, j'ai beaucoup lu de poésie et je trouve que c'est l'une des plus belles formes d'expression artistiques. Quand on voit le nombre de projets ultraréalistes et autobiographiques à l'heure actuelle, j'ai parfois le sentiment qu'on en a oublié la poésie et la beauté, et on voulait vraiment les retrouver dans ce film.

J.A. : Il y a aussi cette idée qu'il ne faut pas toujours tout comprendre, intégralement. Ce que j'aime dans la poésie, c'est justement sa liberté. Aujourd'hui, surtout avec l'influence des plateformes, il y a souvent cette pression qui fait que tout doit être immédiatement limpide. Mais la poésie ne fonctionne pas comme ça : elle donne sa place au mystère, à l'émotion, à l'interprétation. Et on voulait que ce sentiment se dégage du film.

J'aimerais qu'on parle de la métaphore du silence et de la neige dans le film. Comment avez-vous conçu ces scènes ? Avez-vous abordé la neige comme un personnage à part entière ?

J. C. : Dans les premières pages de la pièce de Lorca, les personnages sont extrêmement réalistes. Il disait toujours qu'il voulait écrire une pièce très réaliste, mais, vers la fin, d'étranges personnages surgissent.

Dans l'œuvre de Lorca, la neige, comme la lune ou l'argent, est toujours lié à la mort. Et il représentait souvent ces éléments pratiquement comme des personnages physiques, semblables à des femmes ou des esprits qui traversent l'histoire.

On a toujours su que le film se terminait là, dans la neige. Et comme la pièce se déroule à Grenade, la neige nous a tout de suite amenés dans la Sierra Nevada, cette magnifique chaîne de montagnes qui surplombe la ville. On s'est dit que cela pouvait être intéressant – et sans doute très contemporain – de représenter ce « personnage » uniquement comme une voix qui résonne à travers les montagnes, et qui englobe tout.

On s'est aussi nourris de Lorsque cinq ans seront passés, une pièce très complexe de Lorca sur le temps, sur le fait de ne pas assumer ses sentiments, y compris amoureux, et de ne pas assumer non plus son identité par crainte de devoir l'affronter. Et puis, le temps passe. C'est pour cela qu'il y a autant d'horloges dans l'histoire qui se déroule à Grenade, et c'est pour cela que la neige dit : « Il n'y a que la neige. » Car le temps continue d'avancer, les apparences se fissurent, le métal s'oxyde, la vie poursuit son cours.

J.A. : Visuellement, j'aimais beaucoup l'idée de commencer par une balle noire, qui symbolise le rejet, et de terminer par la neige immaculée. J'avais le sentiment que c'était comme un périple poétique et symbolique à travers le seul prisme de la couleur.

C'était également important que la neige semble réconfortante, presque à l'image d'une figure maternelle. D'ailleurs, c'est la même actrice qui lui prête sa voix que celle qui, dans le bar, annonce à Carlos qu'elle a perdu son bébé, à ceci près qu'on a légèrement modifié sa voix. Car, d'une certaine manière, la neige est semblable à une mère qui cherche son enfant.

J. C. : Il y a là quelque chose d'apaisant. Comme si la neige disait « Tu avais peur d'être toi-même, mais tout va bien à présent. Sois tranquille. Tout va bien. »

Le thème de la transmission traverse le film : le temps poursuit son cours, mais nous continuons à vivre, à nous souvenir, et à transmettre les histoires aux générations suivantes. L'humanité l'a toujours fait, depuis qu'on raconte des histoires : dans la grotte d'Altamira, par exemple, et désormais dans des lieux comme le festival de Cannes.

J.C. : L'art a été inventé pour se souvenir que quelque chose s'est passé – ou pour le faire savoir au reste du monde.

J.A. : Il y a une réplique qu'on a coupée, au début du film, où Alberto se rend à Athènes et discute avec quelques femmes. Alberto évoque des disques de musique grecque, et l'un des adolescents déclare : « Ma grand-mère explique que les émotions disparaissent, que les gens meurent et disparaissent à leur tour, mais que les objets sont là pour toujours. »

On l'a coupée parce qu'elle nous semblait trop explicite, mais c'est vraiment l'idée centrale du film. Nos émotions, notre souffrance, même nos réflexions – disparaissent avec nous. Mais si on les couche par écrit, si on crée une œuvre avec elles, alors, peut-être, qu'elles demeureront. Et je trouve qu'il y a là quelque chose de beau.

J.C. : La question de la fonction de l'art se pose aussi. On connaît les anciennes civilisations non pas grâce à ce qu'on considère comme important aujourd'hui, mais grâce à leurs œuvres d'art, leurs livres, leurs peintures, leur musique, leur mythologie. On sait comment les gens s'habillaient il y a plusieurs siècles grâce aux peintures. On sait comment les gens vivaient parce que certaines personnes ont choisi d'en faire le récit.

BIOGRAPHIE DES RÉALISATEURS

Javier Calvo, né à Madrid en 1991, et **Javier Ambrossi**, né à Madrid en 1984, sont réalisateurs, scénaristes et producteurs. Ils sont les créateurs de la série *La Mesías* (2023), présentée en sélection officielle au Festival de Saint-Sébastien puis sélectionnée au Festival de Sundance, qui s'est imposée comme la série la plus récompensée de l'histoire de la télévision espagnole. Ils sont également auteurs de la série plébiscitée *Veneno* (2020), véritable phénomène aux États-Unis, et de *Paquita Salas* (2016-2019), dont les trois saisons sont devenues une référence incontournable de la culture pop espagnole. Leur collaboration débute avec la pièce La Llamada, qu'ils adaptent ensuite au cinéma en 2017 sous le titre *HOLY CAMP !*, et qui rencontre un important succès en salles à sa sortie. Aujourd'hui, ils sont considérés comme le duo créatif le plus influent et le plus récompensé du paysage audiovisuel espagnol. Leur deuxième long-métrage, *LA BOLA NEGRA*, est présenté en avant-première mondiale en compétition officielle au Festival de Cannes 2026.

DEVANT LA CAMÉRA

GUITARRICADELAFUENTE (Sebastián), de son vrai nom Sebastián Guitarricadelafuente, est un musicien qui évolue entre plusieurs univers. Il grandit au début des années 2000 entre la ville côtière de Benicàssim et le village de sa grand-mère, Las Cuevas de Cañart, où il découvre le folk rural et le flamenco traditionnel, mais aussi des sonorités plus lointaines. C'est en puisant dans l'héritage de son enfance qu'il façonne sa voix, traduisant le flottement émotionnel d'une génération partagée entre désir d'authenticité et saturation numérique.
Son nom de scène – fusion ludique de son patronyme, Lafuente, et du diminutif aragonais de guitare, guitarrica – commence à attirer l'attention avec *El Conticinio*, morceau enregistré en 2018 dans sa chambre à l'aide d'un simple micro de PlayStation. Quasi artisanal et sans effets, le titre séduit par sa sincérité brute et marque le début de son ascension sur la scène musicale espagnole. En 2025, après plusieurs singles et deux albums, ce même enregistrement est choisi pour une campagne Apple réalisée par Spike Jonze avec Pedro Pascal, qui consolide sa notoriété internationale. Cette collaboration porte la marque de son parcours et la manière dont vulnérabilité et authenticité peuvent traduire une vision singulière, des salles les plus modestes jusqu'à la scène internationale.
Ses chansons – témoignages contemporains issus d'un passé fantasmé – réinventent les traditions populaires espagnoles à travers un paysage indie pop, marqué par des sonorités artisanales et des influences flamenco. En 2019, ses premiers succès, comme *Guantanamera* et *Nana Triste* avec Natalia Lacunza, cumulent respectivement 59 et 70 millions de streams, ouvrant la voie à son premier album, *La Cantera*, salué par la critique en 2022.
Son deuxième album, *Spanish Leather* (2025), dont la pochette est signée Wolfgang Tillmans, conserve cet ADN tout en affirmant une évolution marquée, tant dans le son que dans l'univers visuel, confirmant ainsi la maturité d'un artiste qui n'hésite pas à se réinventer.
Son interprétation de Sebastián dans *LA BOLA NEGRA*, réalisé par Javier Calvo et Javier Ambrossi et présenté en Compétition officielle au Festival de Cannes 2026, marque ses débuts au cinéma.

Né à Valence, **MIGUEL BERNARDEAU** (Rafael) est un acteur reconnu à l'international, notamment pour son interprétation de Guzmán Nunier dans la série Netflix à succès *Élite*, où il se produit pendant quatre saisons et campe l'un des personnages les plus populaires du programme.
Il se forme au métier d'acteur à Madrid au Centro del Actor, puis poursuit ses études aux États-Unis au Santa Monica College et au UCLA Extension, tout en travaillant avec des coaches de renom comme Eric Morris, Esther Caporale et Sara Mornell.
Il fait ses débuts au cinéma dans *OLA DE CRÍMENES* de Gracia Querejeta, puis apparaît dans *ES POR TU BIEN* de Carlos Therón et *JOSEFINA* de Javier Marco, confirmant son éclectisme à l'écran.
Côté télévision, outre *Élite*, il se produit dans les séries *Caronte*, *Todo lo otro* et *Sabuesos*. Il se forge une notoriété internationale avec 1899 pour Netflix et tient un rôle majeur dans une série comme *Zorro*.
Plus récemment, on l'a vu dans *Terra Alta*, adaptation du roman de Javier Cercas, le film *LA FIERA*, et la série *Querer*, qui lui vaut les éloges de la critique et une nomination au prix Feroz du meilleur acteur dans un second rôle.
Il poursuit sa carrière au cinéma avec, notamment, *LA BOLA NEGRA* et *UNA CABEZA EN LA PARED*, confirmant son statut de figure montante du cinéma espagnol et international.

Né en Navarre, **CARLOS GONZÁLEZ** (Alberto) s'installe à Madrid à l'âge de 18 ans pour se former à l'Estudio Corazza. Depuis 2016, il suit différents cours et ateliers d'expression artistique et de clown auprès de professionnels tels qu'Ana Gracia, Óscar Velado et Manuel Morón. Parallèlement, il participe à des productions comme Ensayos con Shakespeare y Lorca, Trois sœurs d'Anton Tchekhov et Le Cercle de craie caucasien de Bertolt Brecht, toutes trois mises en scène par Juan Carlos Corazza. Il complète sa formation auprès de Fernando Piernas et reçoit des cours de chant.
Au cinéma, il joue dans *LA BOLA NEGRA* de Javier Ambrossi et Javier Calvo, sélectionné en compétition officielle au festival de Cannes. Il participe également aux films *COMO VOLÉ* de

Salvador Calvo et *A UNA ISLA DE TI* d'Alexis Morante.
Côté télévision, il se produit dans *Mariliendre* de Javier Ferreiro et *La vida breve* d'Adolfo Valor et Diego Núñez, puis il incarne Bob Pop dans *Pédé paumé* réalisé par Alejandro Marín, qui lui vaut une nomination aux Fotogramas de Plata et aux Premios MiM Series, et le prix Ley del Deseo. Il retrouve Alejandro Marín pour la série Una Navidad con Samantha Hudson. Il s'illustre également dans *Amar es para siempre*, *Chaque fois qu'on s'est aimés* créé par Carlos Montero, la deuxième saison de Cardo créée par Ana Rujas et Claudia Costafreda, *Veneno* – pour laquelle il reçoit également le prix Ley del Deseo – réalisée par Javier Calvo et Javier Ambrossi, et *Señoras del (h)ampa* créée par Carlos del Hoyo et Abril Zamora.
Au théâtre, il s'illustre dans *La cabeza del dragón*, mise en scène par Lucía Miranda au Teatro María Guerrero.
En 2022, Carlos écrit et réalise son premier court métrage, *MUÑECA*.

Née en 1971 à Madrid, **LOLA DUEÑAS** (Teresa) est une actrice espagnole qui se produit depuis plus de vingt ans dans le cinéma espagnol et français. Elle s'est imposée comme l'une des interprètes les plus singulières du cinéma européen contemporain.
Elle se fait connaître à l'international grâce à ses collaborations avec Pedro Almodóvar, de *PARLE AVEC ELLE* (2002) à *ÉTREINTES BRISÉES* (2009) et *LES AMANTS PASSAGERS* (2013). Elle se produit également dans *MAR ADENTRO* d'Alejandro Amenábar, film récompensé par l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.
En 2006, elle est à l'affiche de *VOLVER* de Pedro Almodóvar, présenté en compétition officielle au Festival de Cannes, où les actrices reçoivent le prix d'interprétation féminine collectif. En 2009, elle obtient une reconnaissance critique majeure pour *YO, TAMBIÉN* d'Antonio Naharro et Álvaro Pastor, qui lui vaut le Goya de la meilleure actrice et le prix d'interprétation féminine au Festival international du film de Saint-Sébastien.
On l'a encore vue dans *20 CENTIMÈTRES*, *SUZANNE*, *ALLELUIA*, *LA FILLE DE SON PATRON*, *VIAJE* et *ROBUSTE*.
À la télévision, elle apparaît dans *Loulou* (2018), *Aída* (2012) et *La Mesías* (2023) de Javier Ambrossi et Javier Calvo.
Elle sera prochainement à l'affiche de *DOS MADRES*, *LA BOLA NEGRA*, présenté en compétition officielle au festival de Cannes 2026, et *LE CABINET DU DOCTEUR ALBERTINI* d'Emmanuel Mouret. Réputée pour sa puissance émotionnelle et son éclectisme, Lola Dueñas est une figure majeure du cinéma européen contemporain.

Oscarisée et trois fois nommée à l'Oscar, **PENÉLOPPE CRUZ** (Nené) est reconnue comme l'une des actrices les plus brillantes du métier et la première comédienne espagnole à avoir remporté un Oscar. Elle est notamment saluée pour ses rôles dans *VOLVER* de Pedro Almodóvar, *VICKY CRISTINA BARCELONA* de Woody Allen, *NINE* de Rob Marshall et *MADRES PARALELAS* de Pedro Almodóvar, qui lui vaut une nomination à l'Oscar de la meilleure actrice et la Coupe Volpi de la meilleure actrice à la Mostra de Venise 2021.
En 2022, elle fonde sa société de production Moonlyon en partenariat avec The MediaPro Studio. Plus récemment, elle se produit dans *FERRARI* de Michael Mann, aux côtés d'Adam Driver et Shailene Woodley, rôle pour lequel elle reçoit des nominations aux Screen Actors Guild Awards et aux Gotham Awards.
On la retrouve ensuite à l'affiche de *THE BRIDE* de Maggie Gyllenhaal, aux côtés de Jessie Buckley, Christian Bale et Peter Sarsgaard.
Outre *LA BOLA NEGRA*, on la verra dans *DAY DRINKER* avec Johnny Depp, *BUNKER* de Florian Zeller, et *THE INVITE* réalisé par Olivia Wilde. Elle sera également à l'affiche du prochain film de Nancy Meyers, encore sans titre, prévu pour une sortie fin 2027.

GLENN CLOSE (Isabelle) est l'une des actrices les plus récompensées de sa génération, avec huit nominations à l'Oscar à son actif. Elle est lauréate de trois Emmy Awards, trois Tony Awards et trois Golden Globe Awards. On l'a notamment vue dans *LIAISON FATALE* d'Adrian Lyne, *LES LIAISONS DANGEREUSES* de Stephen Frears, *ALBERT NOBBS*, *THE WIFE*, *LES 101 DALMATIENS*, et la série plébiscitée *Damages*, pour laquelle elle remporte deux Emmy Awards.
Elle s'est récemment produite dans *BACK IN ACTION*, *THE DELIVERANCE* de Lee Daniels, et la série *Téhéran* pour Apple TV+. Elle est également à l'affiche de *WAKE UP DEAD MAN : UNE HISTOIRE À COUTEAUX TIRÉS*, nouveau volet de la saga de Rian Johnson pour Netflix, la série juridique *All's Fair*, et *THE SUMMER BOOK*. Outre *LA BOLA NEGRA* de Javier Ambrossi et Javier Calvo, présenté en compétition officielle au festival de Cannes, on la verra bientôt dans la série en huit épisodes *Up To No Good*.

LISTE ARTISTIQUE

SEBASTIÁN	Guitarricadelafuente
RAFAEL	Miguel Bernardeau
ALBERTO	Carlos González
CARLOS	Milo Quifes
TERESA	Lola Dueñas
NENÉ	Penélope Cruz
ISABELLE	Glenn Close

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	Javier Calvo & Javier Ambrossi
Scénario	Javier Calvo, Javier Ambrossi et Alberto Conejero
Produit par	Javier Calvo, Javier Ambrossi & Jorge Pezzi
Producteurs associés	Guillermo Farré, Fran Araújo, Manuela Ocón Aburto, Jean Labadie, Alice Labadie, Pedro Almodóvar, Agustín Almodóvar, Esther García
Productrice exécutive	Paula Cipriota
Régisseur général	Mariano Piñeiro
Image	Gris Jordana
Montage	Alberto Gutiérrez
Décors	Roger Bellés
Musique originale	Raül Refree
Costumes	Ana López Cobos
Maquillage	Mariló Osuna
Coiffure	Pablo Morillas
Superviseuse effets visuels	Laura Pedro
Superviseur effets spéciaux	Pau Costa
Ingénieur du son	Rodrigo Madrigal
Montage son	Alejandro López & Anna Harrington
Mixage son	Mayte Cabrera
Décors arrière-plan	Laura Ruiz Penacho
Mouvements et chorégraphie	Belén Martí Lluch
Casting	Eva Leira &Yolanda Serrano
Directrice de production	Carla Lapiedra
1er assistant réalisateur	Álvaro Riesgo
Coproduit par	Suma Content Films, Los Esquiadores A.I.E., Movistar Plus+, El Deseo, Le Pacte
Avec la participation de	Atresmedia & Crea SGR
Avec le soutien de	Gouvernement espagnol, Instituto de la Cinematografía y de las Artes Visuales
Ventes internationales	Goodfellas